

**Lettre du Seigneur  
Marko Marulić de Split  
au Souverain Pontife Adrien VI  
au sujet des désastres actuels,  
et exhortation à l'union  
de tous les chrétiens et à la paix**

**Epistola Domini Marci Maruli Spalatensis  
ad Adrianum VI. Pontificem Maximum  
de calamitatibus occurrentibus  
et exhortatio ad communem  
omnium christianorum unionem et pacem**

Traduction par Ivan C. Kraljić

24 février 2010

Bibliothèque Saint Libère  
<http://www.liberius.net>



EPISTOLA DOMINI MARCI MARVLI  
SPALATENSIS AD ADRIANVM .VI.  
PONT. MAX. DE CALAMITA,  
TIBVS OCCVRRENTIBVS,  
ET EXHORTATIO AD  
COMMVNEM OM,  
NIVM CHRI,  
STIANORVM  
VNIONEM  
ET PA,  
CEM,



Édition originale de 1522

Numérisée par la Bibliothèque Électronique Hongroise

<http://mek.niif.hu/html/vgi/vkereses/vborito2.phtml?id=3625>



## Introduction

Après avoir composé plusieurs poèmes sur le péril turc dans sa langue maternelle<sup>1</sup>, le père de la littérature croate Marko Marulić (1450-1524) s'adressa directement au Pape dans une lettre écrite en latin. La *Lettre du Seigneur Marko Marulić de Split au Souverain Pontife Adrien VI au sujet des désastres actuels, et exhortation à l'union de tous les chrétiens et à la paix* fut terminée le 3 avril 1522 et imprimée à Rome dès le 30 du même mois. C'est donc une lettre ouverte et non pas une lettre privée à remettre en mains propres. En la faisant imprimer à Rome, Marulić espérait sans doute atteindre plus facilement le Pape et également toucher les hommes d'autorité et de pouvoir (cardinaux et ambassadeurs).

La précipitation avec laquelle la lettre fut imprimée est due au fait que la Croatie et la Hongrie étaient au bord de l'abîme. L'héroïque Ban Petar Berislavić périt au combat le 20 mai 1520. Belgrade, ville stratégique de Serbie, tomba aux mains des Turcs le 29 août 1521, leur ouvrant la voie pour

---

1. Il existe des traductions françaises des poèmes suivants : *La Judith de Marko Marulić* (traduite par Charles Béné, Zagreb : Most/Le Pont, 2002), la *Prière contre le Turc* et la *Plainte de la ville de Jérusalem suppliant le Pape de réunir les seigneurs chrétiens pour la délivrer des mains des infidèles* ([http://www.liberius.net/auteur.php?id\\_auth=303](http://www.liberius.net/auteur.php?id_auth=303)).

s'enfoncer plus avant en Europe (Belgrade était la dernière forteresse d'importance avant Buda<sup>1</sup>).

Il faut, par l'imagination, se transporter en ce début d'année 1522 pour appréhender l'angoisse du poète. La Chrétienté subit l'attaque d'un ennemi insatiable et qui semble invincible : en 70 ans, du vivant de Marulić, les Turcs ont conquis Constantinople, Jérusalem, la Syrie, l'Égypte, la Bosnie, la Herzégovine, et enfin Belgrade. Ils sont arrivés sous les murs de Split, où vit Marulić, mais n'attaquent pas la ville qui appartient à Venise en paix avec Constantinople. Cette paix précaire ne garantit toutefois que la sûreté *intra muros*, et les Turcs ravagent les campagnes en toute impunité. Au printemps prochain, la Croatie et la Hongrie subiront de plein fouet la prochaine grande offensive musulmane. Selon toute vraisemblance, ces deux pays passeront sous le joug musulman avec son cortège de massacres, de viols, de profanations et d'apostasies. Cela, toutefois, est peu de choses devant les conséquences plus lointaines, car les Turcs ne s'arrêteront pas là, mais utiliseront ces pays comme marchepied pour asservir toute la Chrétienté.

C'est donc une vision terrible qui hante le poète chrétien, celle de la disparition complète des nations catholiques, du monde entier devenu musulman, de l'apostasie générale. L'ampleur des désastres qui frappent la Chrétienté a réellement pour Marulić une dimension eschatologique. Dans son

---

1. Pál Engel, *The Realm of St Stephen*, I. B. Tauris, 2005.

sermon sur le jugement général<sup>1</sup>, il affirme que la persécution des Turcs, le refroidissement général de la charité, les pestes et les famines qui accablent son époque sont des signes que la fin des temps est proche. Il refuse cependant de spéculer sur la date de l'apocalypse, comme sur celle de la venue de l'Antéchrist<sup>2</sup>.

Face à cette situation pré-apocalyptique, Marulić n'est ni résigné ni abattu. Il connaît les causes premières des désastres : les péchés des catholiques, péchés individuels comme péchés des nations. Par orgueil ou par vaine gloire, les princes catholiques se déchirent, au lieu de combattre l'ennemi qui les menace tous. Marulić va jusqu'à dire que Dieu « favorise et aide les infidèles », tant est grande son irritation contre les catholiques. Le poète ne peut toutefois rien faire, n'ayant ni autorité ni pouvoir. Lorsque le dominicain Buća lui enjoint d'écrire au Pape, il résiste un temps, puis convaincu que c'est la volonté de Dieu, il se met à l'œuvre. Il est très logique que Marulić en appelle au Pape pour éloigner le péril : en tant que chef de la Chrétienté, il a le pouvoir de ramener les égarés à l'ordre. Marulić a en effet une conception médiévale — parfaitement orthodoxe — du rôle du

---

1. *De ultimo Christi judicio*. [http://marulianum.storia.unipd.it/data/pdf/it/opere\\_latine/5.pdf](http://marulianum.storia.unipd.it/data/pdf/it/opere_latine/5.pdf)

2. Lettre de Marulić au prêtre Jacopo Grassolario, 3 mars 1502, in *Colloquia Maruliana I*, 1992, pp. 44-47; Ivan Bodrožić, *Lik Antikrista u Instituciji*, *Colloquia Maruliana XVI*, 2007, pp. 87-105.

Pape, qui exerce un pouvoir réel, y compris coercitif, sur tous les chrétiens, princes et rois inclus. Le poète s'adresse également à ces derniers dans la lettre, et il semble difficilement contenir son indignation devant leurs guerres fratricides, allant jusqu'à les traiter de fous.

La lettre est construite symétriquement<sup>1</sup> : *Dédicace* — *Introduction* — *Partie politique* — *Point culminant* — *Partie morale* — *Conclusion* — *Épigramme*. Au milieu de la lettre, l'indignation du poète atteint son point culminant lorsqu'il s'adresse directement aux princes chrétiens en guerre : « Reprenez enfin vos sens, hommes déraisonnables, reprenez vos sens ! » En revanche, c'est avec humilité et respect que Marulic s'adresse au Pape. On notera également l'esprit surnaturel avec lequel il juge les événements. Certainement, Adrien VI partageait cet esprit quand il écrivait : « si nous soutenons les intérêts de notre foi, fût-ce même aux dépens de notre avantage temporel, au lieu de rester indifférent aux maux de la chrétienté, le Seigneur viendra à notre aide<sup>2</sup>. » On admirera aussi l'énergie et la détermination du poète, vieil homme de 72 ans, qui conseille de « mourir plutôt que d'être jamais esclave de la perfidie barbare ».

---

1. Ruggero Cattaneo, *O stilu i kulturnom značenju Marulićeve Poslanice papi Adrijanu VI.*, *Colloquia Maruliana XVII*, 2008, pp. 91-115.

2. Adrien VI à Charles-Quint, le 5 août 1522, cité par le D<sup>r</sup> Louis Pastor, *Histoire des Papes depuis la fin du Moyen Âge*, Paris : Librairie Plon, 3<sup>e</sup> édition, 1913, t. IX, p. 48.

Le poète a adressé sa lettre à Adrien VI, « Pape le plus austère et le plus pur de mœurs, qui se fût assis jamais sur la chaire de saint Pierre<sup>1</sup> » et « pontife digne des plus beaux âges de l'Église<sup>2</sup> ». On s'est demandé si Marulić avait rédigé sa lettre expressément pour Adrien VI, ou bien s'il y travaillait déjà du temps de Léon X. Franz Posset<sup>3</sup> est d'avis que la chute de Belgrade, le 29 août 1521, a été la principale motivation de la lettre, et que le poète l'a commencée peu après, donc sous le pontificat de Léon X. La lettre n'aurait pas été conçue pour un Pape en particulier, mais plutôt pour rappeler les devoirs du Pape, quel qu'il soit.

Il est vrai que Marulić mentionne dans sa dédicace au Père Buća que beaucoup avaient déjà alerté le Pape du danger turc, ce qui s'applique parfaitement à Léon X mais pas à Adrien VI. La prière pour Adrien VI, qui clôt la lettre, est la copie presque conforme d'une prière pour Léon X<sup>4</sup>.

---

1. Pastor, *op. cit.*, t. IX, p. 110.

2. Rohbacher, *Histoire universelle de l'Église catholique*, continuée jusqu'à nos jours par M. l'abbé Guillaume, Paris : Letouzey et Ané, t. X, p. 625 (<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k202491n>).

3. Franz Posset, *Open letter of a croatian lay theologian to a »german« pope: Marko Marulić to Adrian VI*, Colloquia Maruliana XVIII, 2009, pp. 135-157.

4. *Pro sanctissimo patre Leone decimo Pont. max. M. Maruli oratio*, Colloquia Maruliana III, p. 25.

D'un autre côté, il apparaît assez clairement que la lettre expose le danger turc à quelqu'un qui en est peu informé. Or, Marulić ne pouvait ignorer que Léon X avait été maintes fois informé, entre autres par des Croates<sup>1</sup>, de la gravité de la situation. Ensuite, les conseils que donne Marulić (arrêter les guerres fratricides, secourir immédiatement les pays menacés, retarder les châtiments mérités par les rebelles, organiser une croisade) sont destinés à un Pape qui commence à gouverner l'Église, et pas à un Pape régnant depuis huit ans, qui connaît son devoir. La différence de ton entre la *Plainte de la ville de Jérusalem*, où par la bouche de l'Église Marulić menace le Pape, et la lettre, où le poète supplie et conseille, est significative. De plus, le style de la lettre convient davantage à un Pape austère comme Adrien VI qu'à un Pape humaniste comme Léon X : elle est directe, sans fioritures, presque familière par endroits<sup>2</sup>. On ne sait toutefois pas si Marulić connaissait le caractère du Pape nouvellement élu ; aurait-il pu, en moins de trois mois, se renseigner sur le nouveau Pape et rédiger sa lettre<sup>3</sup> ? À Rome même, on ne connut un

---

1. L'un des proches amis de Marulić, Toma Niger, évêque de Skradin (Scardone) puis de Trogir, vicaire du Ban Berislavić, était allé chercher de l'aide à Rome, auprès de Léon X et des cardinaux, en 1516, 1517, 1519 et 1521. Voir Stanko Josip Škunca, *Toma Niger Mrčić — Diplomat i humanist*, Rad. Zavoda povij. znan. HAZU Zadru, sv. 43/2001, pp. 255-273.

2. Cattaneo, *op. cit.*

3. Adrien VI est élu le 9 janvier 1522, Marulić achève sa lettre le 3 avril de la même année. On sait qu'il composa un court poème de

peu mieux Adrien que le 18 mars, au retour de l'envoyé du Sacré Collège qui était allé auprès du nouveau Pape en Espagne<sup>1</sup>.

Notre avis est que Marulić composa sa lettre spécifiquement pour Adrien VI. Il avait beaucoup espéré de Léon X, mais il fut probablement déçu par le Médicis. Nous pensons que le Pape qu'il fustige dans la *Plainte de la ville de Jérusalem* est Léon X. Malgré tous ses efforts et les conditions assez favorables, il ne put organiser une croisade. Il mourut soudainement, et un homme ayant une réputation d'austérité et de sainteté fut élu pour le remplacer. Adrien VI était ennemi du paganisme, intransigeant envers l'hérésie luthérienne, partisan de réformes dans l'Église, et décidé à repousser les Turcs à tout prix : tous les hommes soucieux du bien de l'Église se réjouirent sincèrement de cette élection providentielle.

En le rappelant à lui deux ans après la lettre à Adrien VI, Dieu épargna à Marulić des événements terribles, tels que le sac de Rome par les Impériaux, l'alliance impie entre François 1<sup>er</sup> et le Sultan, le schisme de l'Angleterre et l'Europe à feu et à sang à cause de l'hérésie luthérienne. Ose-

---

32 vers dédié au Pape Clément VII (élu le 19 novembre 1523) en moins de quarante jours (Marulić meurt le 5 janvier 1524). Voir *Ad Clementem VII. Pontificem Maximum*, in Marko Marulić, *Latinski stihovi*, traduits et arrangés par Bratislav Lučin et Darko Novaković, Književni Krug Split, 2005, pp. 170-171.

1. Pastor, t. IX, p. 36.

rions-nous le déplorer ? Si Marulić avait vécu ces désastres, il aurait probablement réagi avec sa plume, et nous aurions bénéficié de plusieurs autres chefs-d'œuvre littéraires.

La lettre de Marulić eut une seconde vie en 1994, lorsqu'une nouvelle édition en fut remise à Jean-Paul II en visite en Croatie<sup>1</sup>. Le pays sortait d'une guerre avec l'armée yougoslave, qui voulait en empêcher l'indépendance. En assimilant cette armée à majorité serbe aux envahisseurs turcs d'il y a cinq siècles, les promoteurs de cet acte symbolique prétendaient renouveler le geste de Marulić, appelant à l'aide le Souverain Pontife dans un moment critique pour la patrie.

Ivan C. Kraljić

Notes : Tous les articles cités provenant des *Colloquia Maruliana* sont disponibles sur le site <http://hrcak.srce.hr>.

Il existe une traduction anglaise de Vera Andrassy, *The Epistle of Master Marko Marulić of Split to Pope Adrian VI about present misfortunes and a call to union and peace of all Christians*, in *The Marulić Reader*, édité par Bratislav Lučin, Književni Krug Split, 2007, pp. 90-109.

---

1. Branko Jozić, Recension de *Marko Marulić : Epistola ad Adrianum VI. P. M. Poslanica Hadrijanu VI. Epistle to Pope Adrian VI. 1522*, Zagreb-Split : CUS, Kacic, 1994, *Colloquia Maruliana VI*, 1997, pp. 274-277.

**Lettre du Seigneur  
Marko Marulić de Split  
au Souverain Pontife Adrien VI  
au sujet des désastres actuels,  
et exhortation à l'union  
de tous les chrétiens  
et à la paix**



**M. Marulić au Révérend Père Dominik Buća  
de Kotor, de l'Ordre des Prêcheurs, professeur de  
théologie, salut dans le Seigneur.**

Étant donné que j'avais assisté fréquemment à vos sermons au peuple, Père Dominik, (ils me plaisaient beaucoup en effet), vous m'avez demandé, et certainement avec insistance, d'exposer par lettres au Souverain Pontife les malheurs de ses chrétiens, qui sont causés chaque jour par les infidèles, et de le supplier, en tant que protecteur de toute l'Église, de ne pas souffrir du moins que ceux qui restent soient écrasés par les ennemis, mais d'obliger par son autorité apostolique nos rois et nos princes à préparer une campagne militaire contre les infidèles, après les avoir rappelés de la guerre à la concorde. Quand vous me réclamiez cela, je n'ai pas peu résisté, l'âme indécise, hésitant entre accomplir ou refuser ce que je vous devais. La nécessité des événements m'ordonnait de l'accomplir, la difficulté d'écrire, de refuser. Les larmes de beaucoup et l'aspect pathétique des voisins se réfugiant chez nous me poussaient à écrire, mais la conscience de ma petite-tesse m'en empêchait. Il semblait certainement téméraire que moi, dont ni la force de l'éloquence ni l'autorité ne valent rien, j'ose persuader un homme revêtu de la dignité suprême en quoi que ce soit, à plus forte raison en de telles choses qui, tentées jadis et très souvent par d'autres, n'avaient abouti à rien. Plus tard, considérant que ce n'est sûrement pas sans un signe de Dieu que vous exigiez de moi ce que je me défiais de pouvoir accomplir, j'ai accepté enfin de faire ce que vous demandiez, non par mes propres forces, mais confiant dans l'assistance de Dieu. J'ai donc achevé l'œuvre, assisté du Saint-

Esprit ; je vous l'envoie terminée pour que, si vous l'agréez, vous ayez soin qu'elle soit immédiatement envoyée à Rome. Si cette affaire, que nous avons commencée, réussit aussi heureusement que nous le souhaitons, je veux que vous n'en accordiez rien à ma lettre, mais rendez grâces à Lui seul qui, pour nous sauver, vous a inspiré cette demande et m'a aidé à l'accomplir. Adieu et priez pour moi.

Le 3 avril de l'an du salut 1522.

**Marko Marulić de Split, humble et suppliant,  
au Souverain Pontife Adrien VI.**

Très Saint Père, sachant que je suis d'une autorité extrêmement faible ou plutôt entièrement nulle, et n'ignorant pas que vous siégez au plus haut sommet de toutes les dignités et honneurs terrestres, je craignais vraiment d'envoyer ma lettre à un homme d'une telle majesté. Plus tard, les événements se précipitant, la nécessité m'a poussé, hésitant et indécis, à écrire, et la bonté de votre âme, universellement connue, m'a persuadé. J'ai alors commencé à raisonner en moi-même ainsi : si cette faible femme samaritaine n'a pas craint de s'entretenir avec le Christ, le Fils de Dieu, pourquoi ai-je peur de m'adresser humblement et modestement à son vicaire ? N'inversons-nous pas aussi chaque jour Dieu le Père pour qu'il ait pitié de nous, et ne lui exposons-nous pas et détaillons les adversités qui nous accablent, comme s'il était présent et qu'il nous écoutait ? J'ai donc décidé par cette lettre, quoique pas suffisamment digne pour vos oreilles, cependant nécessaire pour nous, de montrer d'abord les malheurs dont nous souffrons, puis le danger imminent qui pèse sur tous ceux qui sont sous votre protection, danger non moins redoutable pour ceux qui sont loin que pour nous qui sommes proches. Nous avons cependant la ferme confiance que vous seul pouvez garantir qu'il ne se réalise pas, à condition de ne pas renoncer à déployer dans ce but, comme c'est votre devoir, votre zèle et tout votre soin. Les malheurs qui nous accablent sont les suivants. Nous sommes harcelés par les attaques quotidiennes des Turcs infidèles, nous sommes déchirés sans relâche ; ils massacrent les uns, ils emmènent les autres en

captivité; ils pillent tout, ils enlèvent le bétail, ils brûlent les fermes et les villages; les champs, dont la culture nous fait vivre, sont en partie dévastés, en partie abandonnés par la disparition des cultivateurs et, remplis de ronces, ne donnent pas de fruit; nos remparts seuls nous protègent, et notre salut tient à ce que les places fortes de notre Dalmatie ne sont pas encore assiégées ni attaquées, grâce à je ne sais quel faux traité de paix<sup>1</sup>. Ils épargnent donc les villes seules; tout le reste est exposé au vol et aux rapines. Or ce perfide envahira sans doute les mêmes villes et, comme il a écrasé les autres royaumes, il déclarera clairement la guerre à nos maîtres vénitiens<sup>2</sup>, dont il feint d'être l'ami maintenant. Comment en effet peut-il être ami d'aucun chrétien, celui qui est contre le Christ, qui ne s'accorde avec nous ni sur la religion, ni sur les lois, ni sur les mœurs? Assurément là où il y a une telle différence en toutes choses, nulle amitié ne peut jamais exis-

Paix des  
Mahométans  
avec les  
Chrétiens

---

1. Après une guerre commencée en 1499, Venise fit la paix avec les Turcs le 20 mai 1503 et la renouvela le 28 novembre 1513. Voir Marie F. Viallon, *Venise et la Porte ottomane (1453-1566)*, Paris : Éd. Economica, 1995. (*Note du traducteur.*)

2. La Sérénissime République était alors maîtresse d'une bonne partie de la Dalmatie. Split, ville natale de Marulić, se livra à Venise en 1420, et demeura vénitienne jusqu'en 1797. On suppose que Marulić, en bon patriote croate, n'appréciait guère la domination des « maîtres vénitiens ». En bon catholique, il est scandalisé de la paix vénéto-turque. Qu'éût-il écrit devant les velléités venitiennes d'employer des mercenaires turcs ou du doge Gritti demandant à Soliman d'attaquer la Hongrie? (*NDT*)

ter sauf si elle est feinte. Donc ce traité, que nous reconnaissons avoir avec lui en ce moment, entretient les craintes que ne nous atteignent des maux plus pénibles que ceux dont nous avons dit souffrir, mais nous refusons d'y penser. Nous supportons en effet les maux et nous dissimulons pour ne pas être accusés à subir des maux pires encore. Nous avons brièvement recensé nos misères présentes ; nous effleurons maintenant aussi les malheurs des autres, en quelques mots. J'ometts combien de royaumes chrétiens cette nation la plus impie de tous les Antéchrists a conquis ces derniers temps, combien de provinces, combien de places fortes elle a soumises, les églises qu'elle a détruites, les autels qu'elle a profanés. Puisque ceci est plus que suffisamment connu de tous, il n'est pas nécessaire de le rappeler maintenant. Autrefois nous avons pleuré, autrefois nous avons poursuivi de nos lamentations et de nos larmes les monastères désolés, les vierges déshonorées, les enfants purifiés naguère par le baptême sacré, puis circoncis selon la perfidie mahométane, et qui, de fidèles, ont été faits infidèles. Nous sommes cependant forcés de quasiment oublier les malheurs passés, écrasés par nos détresses présentes, non parce qu'elles sont plus pénibles mais parce qu'elles sont plus récentes. En effet, les bêtes infidèles et cruelles ne cessent pas même un jour de causer tout le tort possible aux fidèles du Christ. Les temples dans lesquels on sacrifiait sans interruption à Dieu sont devenus les étables des bêtes de somme ; les corps des saints, qui étaient vénérés par les fidèles, sont foulés aux pieds par les infidèles. Les images et les statues des bienheureux, même celles de notre Sauveur et de sa Mère la Vierge Marie, sont détruites ou je-

Le danger

tées aux ordures. Bref, les impies pensent qu'il est pieux de n'omettre aucun acte de dérision envers notre religion. Tels sont vraiment les maux dont nous avons souffert autrefois, et ceux dont nous souffrons actuellement. Après ces périls, j'exposerai aussi le danger commun, imminent et qu'il faut craindre, à ceux qui n'en ont pas l'expérience. Il est certain que le seul dessein de ce loup insatiable est de ne jamais se reposer qu'il n'ait soumis à son pouvoir tout ce qui reste encore de puissance chrétienne, et, s'il prévaut, qu'il n'ait forcé tout le monde à obéir à sa loi, à nier le Christ, à adorer Mahomet, livrant à la mort ceux qui refusent. Il considère ses forces suffisantes pour accomplir une telle chose en toutes circonstances, et jugeant que le seul royaume de Pannonie est le plus grand obstacle pour accomplir ses desseins, il l'envahit tout récemment avec une immense armée. Il a d'abord conquis d'assaut les châteaux forts établis sur le Danube et, peu après, campé entre la Save et la Drave, il a ravagé toute cette région, ayant ordonné le massacre des prisonniers jusqu'au dernier. Ensuite, il a conquis lui-même Belgrade, place forte protégée à la fois par la nature des lieux et la force des armes, que jadis son ancêtre n'avait pas été capable d'emporter<sup>1</sup>. De là, laissant une garnison parce que l'hiver approchait, il s'est retiré dans ses quartiers d'hiver ; il reviendra au

Royaume de  
Pannonie

---

1. Le Sultan Mahomet II entreprit la conquête de Belgrade en juillet 1456 ; saint Jean de Capistran et Jean Hunyade sauvèrent la ville. Marulić mentionne ici la prise de la ville par l'arrière petit-fils de Mahomet, Soliman le Magnifique, le 29 août 1521. Les Turcs ne quitteront définitivement Belgrade qu'en 1867. (*Note du traducteur.*)

début du printemps pour s'emparer, si possible, de tout ce royaume par les armes. Celui-ci perdu, quel espoir restera-t-il aux chrétiens de se protéger ou d'en venir aux mains avec un ennemi aussi fort ? Croyez-moi, c'en est fait de la Chrétienté si tous les pouvoirs et tous les hommes avec une même âme, une même foi, un plan parfaitement concerté, ne s'unissent pas, et avec leurs armées réunies et par l'invocation du nom du Christ, partent ensemble en guerre et choisissent de mourir plutôt que d'être jamais esclave de la perfidie barbare. Je suis donc d'avis qu'il faut envoyer aussitôt que possible des secours de la part de tous à ce royaume car, si l'ennemi le conquiert (que Dieu l'empêche !), la voie sera libre pour qu'il envahisse l'Allemagne et l'Italie, qu'il écrase toute l'Illyrie, bref qu'il soumette tout ce qui reste de la Chrétienté. C'est ici qu'il faut donc s'y opposer, c'est ici qu'il faut résister avec toute la force et les efforts possibles, pour que le déluge que représentent des menaces si épouvantables ne se répande pas au loin et au large par la porte ouverte, et qu'il ne s'empare pas de ce qui reste des terres. Il faut repousser le péril commun par les armes communes. Que personne ne se croie à l'abri parce qu'il est éloigné des frontières des impies par une grande distance. Si l'incendie que nous craignons n'est pas éteint à temps, après avoir consumé le voisinage, il se propagera aussi jusqu'à atteindre les points les plus éloignés. En outre, que personne ne compte sur ses propres forces s'il n'a porté secours à son frère encerclé par les ennemis : il péri-  
ra de la même façon. L'ennemi est plus puissant s'il se bat contre chacun en particulier. Pour le soumettre par les armes, on a besoin des forces d'autant de rois et de princes

que lui-même possède et gouverne dans les royaumes qu'il enleva autrefois aux chrétiens et, récemment, aux Syriens et aux Mèdes. Trop peu de nos défenseurs et rois y prêtent attention : sinon, ils ne combattraient ni ne lutteraient entre eux, mais contre lui seul. Cependant les Espagnols combattent maintenant les Français : les Italiens sont divisés, chacun favorise son parti ; aussi, brûlant de haine réciproque, ils s'attirent la colère de Dieu. Il y a peu de temps qu'on s'est battu en Italie ; les plaines d'Ausonie sont encore trempées du sang des étrangers et des Italiens, elles seront maintenant inondées à nouveau à moins que le mouvement de folie actuelle ne soit réprimé par une opportune intervention pacifique. En effet, si on compte les cadavres des tués depuis peu de temps en Italie, ne sera-t-il pas permis de s'écrier :

Hélas ! Combien de terre et de mer on aurait pu acquérir  
Avec le sang qu'ont versé les mains citoyennes<sup>1</sup> !

Si tous ces morts, lorsqu'ils étaient encore en vie, avaient fondu sur les impies aussi unis qu'ils ont combattu entre eux divisés, les puissances turques auraient certainement pu être égalées. Et pourtant — oh honte, oh crime ! — il m'apparaît maintenant que ce même forfait révoltant qui a été commis autrefois sera perpétré à nouveau. Les armées qui lutteront se tiennent prêtes au combat avec des intentions tellement hostiles que la plupart sont d'avis qu'il ne sera possible de mettre fin à la lutte qu'après qu'un très grand nombre sera

---

1. Lucain, *Pharsale*, I, 13-14. (Note du traducteur.)

mort de part et d'autre. Ne deviendront-ils donc pas la proie des impies, par la vengeance de Dieu, ceux qui sont tellement en désaccord et d'une manière si indigne, et qui se poursuivent les uns les autres d'une haine mortelle ? Quoi de plus injuste en effet que d'agir en ennemi avec ceux à qui nous devons prêter assistance en toute nécessité ? Que de marcher, dis-je, contre eux pour les massacrer, eux pour le salut desquels le Christ n'a pas hésité à mourir ? Reprenez enfin vos sens, hommes déraisonnables, reprenez vos sens ! Jusqu'à quand la raison vous fuira-t-elle, jusqu'à quand ignorerez-vous votre ruine ? Vous ne combattez pas pour vous-mêmes, vous ne triomphez pas pour vous-mêmes, mais pour celui-là seul qui se prépare à tous vous dévorer ; vous lui fournissez l'occasion d'une future victoire sur vous. De fait, quand vous vous serez réciproquement épuisés les uns les autres, il attaquera et réduira facilement en son pouvoir ceux qui sont désormais démunis de tout secours, et, sans dégainer son glaive (comme on dit), il acculera les vaincus à servir sa loi et à obéir à son impiété. Cessez enfin, chrétiens, de faire la guerre aux chrétiens ! Cessez d'exercer votre fureur en vous massacrant entre vous ! Vous êtes appelés d'un même nom, vous professez la même religion ; vous confessez d'une même voix un seul Père qui est aux cieux, invoquez-le lui seul. Si donc vous êtes frères en toutes choses, pourquoi vous combattez-vous mutuellement dans un esprit de dispute, oubliant la fraternité, que dis-je, l'humanité même ? Dieu n'est-il pas si grandement en colère contre vous à cause de cela, qu'il exige de vous les châtiments de votre crime, et qu'il favorise et aide les infidèles ? Vraiment, d'après cela, rien ne

Façon d'apaiser Dieu

m'apparaît plus efficace pour l'apaiser, si ce n'est que vous changiez cette indignation que vous concevez l'un envers l'autre en clémence et bienveillance, et que vous persistiez unanimes et d'un seul cœur pour la foi et la religion contre les ennemis de Notre Seigneur et Dieu le Christ. Et ainsi celui-là seul, qui s'oppose à vous qui êtes en désaccord, sera apaisé par votre réconciliation et vous procurera la palme du triomphe sur les infidèles de Mahomet. Donc, pour accomplir ceci et persévérer dans cette voie avec l'aide de Dieu, votre rôle sera, Saint Père, vous qui êtes la tête de tous les chrétiens, d'arranger les discordes et de ramener à la sérénité et la bienveillance mutuelle les combattants. Agissez donc, supprimez sans tarder les funestes divisions chez ceux que vous dirigez, apaisez les agités, calmez ceux qui délirent, encouragez ceux qui sont rétablis en grâce, pour que, alliés et unissant leurs troupes, ils répriment la puissance de la nation barbare qui menace le monde, qu'ils assistent les chrétiens épuisés et en danger, qu'ils portent secours en même temps à l'Église universelle de Dieu, dont la perfidie mahométane entreprend la destruction. Quant à vous, très saint Seigneur, s'il se trouve parmi les princes chrétiens certains qui sont moins obéissants à la parole de l'Église de Dieu, et si elle subit des affronts en quelque partie de sa constitution, retardez votre vengeance, je vous en supplie, et réservez la juste peine qui doit être infligée aux fautifs pour un autre temps, comme l'Histoire sainte atteste que le très prudent roi David a agi jadis. En effet, il ne voulut pas punir sur le champ le général Joab et Schimeï, fils de Guéra, lorsqu'ils eurent péché : celui-là avait en effet tué deux de ses pairs par amour de la gloire,

Il faut remettre les châtiments à plus tard

Le Roi David

celui-ci avait maudit le roi lui-même. Après les avoir employés longtemps dans des guerres précipitées, une fois ses ennemis soumis, il a commandé à son fils Salomon de les punir quand il lui aura succédé sur le trône. Suivant son exemple, Père très saint, suspendez momentanément la punition que méritent ceux qui ont offensé l'Église, et quand vous aurez écarté de nos têtes, avec l'aide de Dieu, l'ennemi commun de notre chrétienté, alors seulement vous pourrez faire attention à eux, et punir de châtement ceux qui en seront dignes. Pour l'instant, le plus utile est cependant que vous vous appliquiez à rappeler tout le monde également à la concorde et que vous poussiez à l'établissement de traités de paix, afin que ceux-là mêmes déchargent ensemble ces haines et cette frénésie, qu'ils avaient portées contre leurs frères en religion, sur la bête mahométane, redoutable à toute l'Église. Je crois que ce n'est pas le moment de se rappeler les injures domestiques ni de vouloir combattre entre nous, pour ne pas se trouver dans la situation de la souris et de la grenouille de la fable. Pendant qu'une grenouille traînait une souris immobilisée au milieu d'un étang pour l'y noyer, et que la souris s'efforçait de s'échapper, un rapace dans le ciel, les apercevant luttant à la surface de l'eau, vola brusquement vers elles en ligne droite, les saisit toutes deux dans ses serres et les déchira avec son bec. Ainsi sera fait, je crois, à ceux qui se disputent maintenant, sauf s'ils cessent enfin d'être en désaccord. En vérité, pendant que les uns méditent la ruine des autres et qu'ils se mordent entre eux, le barbare, saisissant l'occasion, les attaquera et l'emportera facilement sur des divisés et des affaiblis. De fait, s'ils se protègent contre le danger imminent

Fable de la  
souris  
et de la  
grenouille

La paix

(dont nous avons parlé plus tôt) en rassemblant les armées et en mettant les secours en commun, ils ne pourront pas périr, ils pourront vaincre. Comme Dieu hait et déteste ceux qui sont présentement égarés par la division, il aidera ensuite ceux qui sont unis par l'amitié afin qu'ils vainquent plutôt qu'ils ne soient vaincus, et qu'ils triomphent enfin de celui qui est l'ennemi de tous sans distinction. Qu'ils reçoivent donc la paix de vous qui êtes l'instigateur et le chef et, comme a dit l'Apôtre : *le Dieu de la paix sera avec eux*. Qui est le Dieu de la paix sinon Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui, descendant du ciel, a apporté la paix, parce qu'il a réconcilié ceux qui croient en lui avec Dieu le Père ? Nous étions en effet fils de la colère par le péché, mais nous sommes devenus fils de Dieu par la croix du Christ. Lui-même a voulu autrefois naître dans la chair pendant que la terre se reposait dans la paix et que les armes étaient déposées. Il a alors invité ses anges à chanter, se réjouissant de notre salut à tous : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur terre aux hommes de bonne volonté*. Dans cette vue, à chaque fois qu'il saluait ses disciples, il avait coutume de dire : *La paix soit avec vous*. Il leur a aussi demandé d'annoncer la paix à chaque fois qu'ils entraient dans quelque maison. Finalement, sur le point de remonter au ciel d'où il était descendu, il leur a légué la paix comme un trésor rempli de toute joie et douceur, disant : *Je vous donne ma paix, je vous laisse ma paix*. Puisqu'il est vrai que notre Dieu et Seigneur apprécie et accueille autant la paix authentique, n'est-il pas évident combien il hait les inimitiés dues à la désunion, les disputes dues à la colère, les guerres, surtout entre ceux qui ont la même foi dans les

choses célestes et une seule pensée, qui sont régénérés par le même baptême, qui enfin ne refusent pas d'être frères eux-mêmes lorsqu'ils confessent en prière un seul Père qui est aux cieux ? Donc, comme ils sont frères par la communication du Saint-Esprit, faites qu'ils vivent en frères et qu'ils soient tous armés pour fondre ensemble contre celui-là seul qui ourdit l'anéantissement de leur lien de fraternité, et qu'ils estiment toute perte de chrétiens comme leur étant propre. Du reste, s'ils ne sont que spectateurs et non pas vengeurs du malheur et du carnage de leurs frères, c'est en fait de tous. L'un aujourd'hui, un autre demain, un troisième pareillement, subiront enfin le joug de l'ennemi commun. Alors que, sincèrement unis et avec l'aide de Dieu, ils auraient pu être supérieurs en toutes circonstances, ils seront broyés un à un, séparés et haïs de Dieu. La voix de la vérité est dans l'Évangile : *Tout royaume divisé contre lui-même sera désolé, toute ville ou maison divisée contre elle-même ne peut subsister.* Il y a un seul royaume, une seule Église pour ceux qui croient au Christ. Si donc ils continuent à être divisés, assurément leur royaume sera renversé. Si quelqu'un ayant une moindre foi en l'Évangile doute que cela se produira, qu'il écoute encore ce païen, qui dit : La concorde fait croître les petites choses, la dispute fait s'écrouler les plus grandes. Qu'il écoute aussi cet autre païen appelé Scilurus<sup>1</sup>. Il était père de 80 fils (selon Plutarque). Les ayant appelés, il leur ordonna de briser chacun son tour des flèches liées en faisceau. Aucun n'ayant eu la

Les Chrétiens  
sont frères

Matth. XII

Scilurus

---

1. Plutarque, *Œuvres morales, Sur le bavardage*, XVII. (NDT)

force, il les a toutes cassées facilement, prenant chaque flèche séparément du faisceau qu'il avait détaché, et tourné vers eux, il dit : « Voyez, tant que vous serez unis ensemble, vous demeurerez invincibles ; mais si vous êtes divisés, vous vous exposerez vous-mêmes aux offenses de tous. » Donc, pour que les royaumes chrétiens pris un à un, pendant qu'ils se combattent opiniâtrement, ne périssent pas écrasés par le tyran infidèle, il est de votre sagesse et de votre dignité, très Saint Père, de veiller à ce que ceux qui se disputent entre eux se réconcilient sans hésitation, remettent les injures, préfèrent la paix à la guerre et unis ensemble, se défendent eux et leurs biens contre ce loup le plus rapace de tous les loups qui n'est jamais rassasié de boire notre sang ; qu'ils accourent avec magnanimité et empressement au secours de ceux qui sont en danger, qu'ils récupèrent ce qu'ils ont perdu et sauvegardent et conservent, Dieu aidant, ce qu'ils ont repris. Afin de ne pas paraître me défier de votre prudence et de votre courage en usant de beaucoup de paroles, je terminerai, et si j'ajoute encore quelques mots, ce n'est pas pour vous encourager, car j'ai la ferme conviction que vous êtes prêt à tout, mais en vue de satisfaire le désir qui me consume. Je vous demande donc de vous montrer le défenseur des nombreux peuples que le Seigneur a recommandés à votre protection, c'est-à-dire de tous les chrétiens. En tant que père, exhortez-les tous à la paix et la bienveillance mutuelle, et en tant que seigneur, contraignez-les. Cette tâche convient parfaitement à Adrien, Pontife le meilleur et d'un esprit noble (comme je le vois assurément), plus animé contre les loups infidèles que je ne saurais le dire. N'hésitez pas, Père très saint, à assister

ceux qui sont aux frontières par des armes, de l'argent et toutes choses nécessaires, afin qu'ils puissent persévérer plus facilement dans leur dessein de ne pas se rendre aux impies ni quitter les lieux. Les places fortes qui restent encore en Croatie, les seigneurs de Liburnie et tous les gouverneurs de forteresses loueront votre générosité en cette affaire. Mais les esprits angéliques vous proclameront très glorieux dans le royaume céleste, en présence du Seigneur dont vous remplissez le rôle, si vous acculez les princes chrétiens à ratifier un traité de paix, si vous les pressez tous à entreprendre une expédition contre les infidèles, pour la gloire de la foi orthodoxe, et si, entretemps, vous avez soin qu'un secours convenable soit aussitôt envoyé à la Pannonie en danger. Vous ne pouvez rien réaliser de plus salutaire pour votre Église, rien de plus digne d'éloges pour vous, rien de plus agréable à Dieu pour le moment. Portez-vous toujours bien dans le Seigneur. Nous ne cessons de le supplier jour et nuit pour qu'il soit bienveillant et favorable à vous et à votre troupeau.

Générosité  
du Pape



**Prière au Christ**  
**pour le Souverain Pontife Adrien VI**  
**par M. Marulić**

Donnez à votre Pontife Adrien, ô Christ, ce que je réclame :  
Je demande des choses appropriées pour lui et convenables  
à vos peuples.

Qu'il mène votre Église avec une telle modération

Qu'elle dise elle-même « Je ne puis être mieux dirigée » ;

Et qu'il commande les troupeaux confiés à sa garde,

Qu'il chasse les loups à la gueule ouverte loin de l'enceinte.

Qu'il supprime les combats du féroce Mars,

Et que l'amour de la paix lie les cœurs fidèles.

Que les païens, vaincus et domptés par son commandement,

Se soumettent aux lois de notre religion.

Puis, que les fidèles, à qui il montre le chemin du ciel,

Aspirent aux royaumes bienheureux, au moment de quitter  
la terre.

Si vous accordez tout cela, ô Christ, ce n'est pas uniquement à Adrien

Que vous le donnerez, mais à nous tous qui suivons vos ordres.

Quoi que vous donniez à un seul est pour le bien commun :  
Tous nous sommes les membres, il est la tête de tous.



**Epistola  
Domini Marci Maruli  
Spalatensis  
ad Adrianum VI.  
Pontificem Maximum  
de calamitatibus occurrentibus  
et exhortatio ad communem  
omnium christianorum  
unionem et pacem**



**Reuerendo patri Dominico Buchiae Catharensi  
ordinis praedicatorum, theologiae professori,  
M. Marulus in Domino salutem.**

Cum tuis ad populum sermonibus, Dominice pater, frequenter interfuissem (delectabant enim me plurimum), postulasti a me, et quidem enixe, ut Pontifici Maximo per litteras exponerem Christianorum suorum calamitates, quae ab infidelibus quotidie inferuntur, eique tanquam totius ecclesiae praesidi supplicarem ne saltem reliquias ab iisdem inimicis opprimi patiatur, sed apostolica autoritate reges atque principes nostros ab armis ad concordiam reuocatos ad expeditionem aduersum infideles parandam compellat. Cum hoc a me exigeres, non parum suspenso animo steti, dubius praestarene id tibi debeam an negare. Rerum necessitas ut praestarem, scribendi difficultas ut negarem iubebat. Lachrimae multorum et miserabilis uicinorum ad nos confugientium aspectus ut scriberem compellebant, conscientia autem paruitalis meae a scribendo animum retrahebat. Temerarium quippe uidebatur ut ego, qui neque dicendi ui neque auctoritate ualeo, supremas dignitatis uiro quicquam persuadere ausim, nedum talia quae olim saepius ab aliis tentata in casum cesserant. Porro cum mecum tacitus considerassem nequaquam absque nutu diuino id te deposcere quod ego praestare posse diffiderem, recepi tandem me quod rogabas facturum, non meis uiribus, sed Dei fretus auxilio. Igitur a Spiritu Sancto adiutus opus peregi; peractum tibi mitto ut, si probaueris, continuo Romam mittendum cures. Quod si

res ista, quam orditi sumus, tam prospere quam optamus successerit, nihil scriptis meis tribuas uelim sed Ei soli gratias age qui, ut nos seruaret, et te inspirauit ut rogares et me adiuuit ut rogata perficerem. Vale et pro me ora.

Tertio Nonas Apriles, Anno Salutis MDXXII.

**Maximo Pontifici Adriano VI.  
M. Marulus Spalatensis  
humilis ac supplex**

Quum me, Sanctissime pater, uel exiguae admodum uel nullius omnino authoritatis esse scirem, te autem in summo omnium quae in terra sunt dignitatum honorumque fastigio sedere non ignorarem, uerebar profecto ad tantae maiestatis uirum mearum quicquam dare litterarum. Porro hesitantem ac diu dubium ad scribendum et ipsa tandem rerum ingruentium necessitas impulit et animi tui ubique uulgata mansuetudo persuasit. Atque ita mecum ipse tacitus ratiocinari coepi : si muliercula illa Samaritana cum Christo, Dei filio, colloqui non timuit, cur ego eius uicarium humiliter ac submisse affari formidabo ? An non etiam Deum patrem quotidie ut nostri misereatur inuocamus et aduersa quibus praemimur ueluti praesenti atque audienti exponimus et explicamus ? Decreui igitur hac epistola, etsi minus auribus tuis digna, nobis tamen necessaria, declarare primum mala quae patimur ipsi, deinde imminens omnibus qui fidei tuae commissi sunt periculum, non magis nobis qui prope sumus quam illis qui procul extimescendum. Hoc autem ne accidat per te unum praestari posse confidimus, si studium curamque omnem, sicuti debes, adhibere non destiteris. Mala quae nos premunt haec sunt. Quotidianis infidelium Turcarum incursionibus infestamur, sine intermissione carpimur ; alii trucidantur, alii in captiuitatem abeunt ; res diripiuntur, pecus abducitur, uillae uicique igni comburuntur ; agri, qui-

Pax Maumetana  
cum Christianis

bus cultis uitam sustentabamus, partim uastantur, partim sublati cultoribus deserti obsitque spinis, non frugibus germinant; muris tantum defendimus salutem satisque habemus quod nondum oppida ipsa Delmatiae nostrae obsideantur atque oppugnentur, intercedente nescio quo adumbratae pacis foedere. Solis ergo urbibus parcitur; cetera omnia praedae rapinisque exposita sunt. Tunc autem et urbes ipsas perfidus ille procul dubio inuasurus est et dominis nostris Venetis, quibus nunc se amicum simulat, bellum aperte indicturus cum aliorum regna oppresserit. Quomodo enim ullius Christiani amicus esse potest qui Christo aduersatur, qui neque religione neque legibus neque moribus nobiscum conuenit? Profecto ubi tanta rerum dissimilitudo est, ibi nulla unquam intercedere amicitia potest nisi simulata. Foedus ergo, quod cum illo nos modo habere fatemur, metus ne acerbiora his quae diximus pati contingat fouet, non ratio approbat. Sustinemus enim mala et dissimulamus ne peiora subire cogamur. Praesentes nostras erumnas breuiter recensuimus; iam aliorum quoque calamitates cursim perstringemus. Omitto superioribus temporibus ista omnium Antichristorum impiissima natio quot regna Christianis abstulerit, quot prouincias, quot oppida sibi subdiderit, ecclesias euerterit, aras prophanauerit. Quae, quoniam plus quam satis nota sunt omnibus, non est necesse nunc repetere. Olim fleuimus, olim lamentis lachrymisque prosecuti sumus monasteria desolata, uirgines constupratas, pueros baptismate sacro dudum purificatos deinde uero Maumethanae perfidiae more circumcisos et ex fidelibus infideles factos. Sed praeteritorum malorum pene obliuisci compellimur praesentibus op-

pressi angustiis, non quia grauiore sint sed quia recentiores. Vix enim ullo die cessant immanes infidaeque bestiae quamcunque possunt iniuriam Christi inferre cultoribus. Templata in quibus iugiter Deo sacrificabatur stabula iumentorum fiunt; sanctorum corpora, quae fidelibus uenerationi erant, infidelium pedibus conculcantur. Pictae fictaeque beatorum imagines, ipsius etiam Saluatoris nostri et Mariae uirginis, eius matris, aut dissipantur aut in sterquilinum proiiciuntur. Denique nihil praetermittere impii pium putant quod religioni nostrae ludibrio fore arbitrantur. Atque talia quidem et quondam passi sumus et nunc patimur. Post haec commune periculum exponam etiam illis qui nihil horum experti sunt imminens atque timendum. Unum quippe insatiabilis lupi Periculum huius propositum est nunquam conquiescere donec quicquid adhuc reliquum Christianae ditionis esse nouit suo subdat imperio cogatque omnes suae obedire legi, Christum negare, Maumethum adorare, nolentes neci tradere si praeualuerit. Cumque uires suas tantae exequendae rei satis iam sufficere Pannoniae regnum putet, unum Pannoniae regnum sibi maxime impedimento esse ratus ad perficiendum quod cogitat, ingenti coacto exercitu illud nuperrime inuasit. Et se primo quidem impetu castella quaedam ad Danubium posita caepit, mox inter Sauum et Drauum castrametatus omnem regionem illam depopulatus est, captiuos ad unum interfici iussit. Nec multo post Belgradum, et natura loci et armorum ui munitum oppidum, quod olim proauus eius capere nequiuerat, ipse expugnauit. Inde ibidem relicto praesidio, quoniam hyems appetebat, in hyberna recessit primo uere rediturus ut totum regnum illud, si possit, armis occupet. Quo ipso amisso quid, quaeso,

reliquum spei Christianis erit se suaque tuendi aut quae fiducia cum tam ualido hoste manum conserendi ? Actum est, mihi crede, de Re publica Christiana nisi omnes pari animo, equali fide, concordi proposito, opes uiresque coniungant et sociis agminibus Christique nomine inuocato simul ad bellum procedant morique magis optent quam barbaricae perfidiae unquam seruire. Auxilia igitur quamprimum ab omnibus mittenda censeo illi regno quo, si hostis (Deus hoc auertat !) potitus fuerit, aperta erit ei uia Germaniam Italiamque inuadendi, Illyriam omnem opprimendi, reliquum denique Christianorum orbem sibi subiugandi. Hic ergo ob-sistendum, hic omni ui atque conatu repugnandum, ne forte aperto ostio hic tam immanium minarum cataclysmus longe lateque sese effundat et quod residuum est terrarum occupet. Commune periculum communibus armis propulsandum est. Nemo in eo se tutum arbitretur quod ab impiorum finibus multa distet locorum intercapedine. Incendium quod timemus, nisi mature extinguatur, cum proxima quaeque exhausserit, ad extrema quoque proserpendo penetrabit. Nemo praeterea propriis uiribus confidat nisi fratri ab inimicis circumuento opem tulerit : et ipse similiter peribit. Potentissimus omnium est si cum singulis conferas. Ad unum illum debellandum tot regum, tot principum uiribus opus est quot ipse quondam regna Christianis et nuper Syris Medisque erepta possidet ac regit. Parum hoc praesides regesque nostri attendunt : si attendissent, nequaquam inter se, sed cum solo illo digladiarentur atque certarent. Nunc autem Hispani cum Gallis miscent praelia : Itali inter se diuisi sunt, alii aliis fauent ; mutuis itaque odiis flagrantes Dei aduersum se iram

prouocant. Ecce non multo ante in Italia bellatum est; adhuc Ausoniae campi externorum domesticorumque cruore madent, nunc iterum inundandi nisi praesentis furoris motus opportuno pacis interuentu compescatur. Quod si paulo anteacti temporis, quando in Italia pugnatum est, caesorum cadauera numeremus, nonne exclamare licebit :

Heu, quantum terrae potuit pelagique parari  
Hoc quem ciuiles hauserunt sanguine dextrae !

Poterant quippe Turcarum potentiae esse pares si, dum uixere, ita uniti contra impios irruissent sicut separati inter se certauerant. Et tamen — proh nefas, proh facinus ! — indignum hoc idem scelus perpetraturi nunc mihi uidentur quod tunc commissum est. Stant in procinctu armatae acies tam infestis animis conflicturae ut nisi plurimis utrinque interemptis praelium dirimi non posse plerique opinentur. Nonne igitur praeda impiorum fiet Deo ipsos ulciscente, qui tam nequiter inuicem dissident tamque capitali odio alii alios persequuntur ? Quid enim magis iniquum quam in eos hostiliter agere quibus in omni necessitate adiumento esse deberemus ? In eos, inquam, caedibus grassari pro quorum salute Christus mori non dubitauit ? Resipiscite tandem, resipiscite insipientes ! Quousque ratio uos fugiet, quousque perniciem uestram ignorabitis ? Non uobis pugnat, non uobis uincit, sed uni illi, qui uos omnes deuorare parat, futurae de uobis uictoriae praestatis occasionem ! Nam cum uos inuicem alii alios consumpseritis, ille omni iam ope destitutos aggrediens facile in suam rediget potestatem et non educato (ut dicitur) gladio superatos legi suae seruire coget, suae

obtemperare impietati. Desinite iam tandem, Christiani, aduersus Christianos bella gerere ! Desinite caedibus inter uos desaeuire ! Eodem nomine censemini, eiusdem religionis professionem tenetis ; concordi ore unum patrem qui in coelis est confitemini, unum inuocate. Si per omnia igitur fratres estis, ut quid fraternitatis, immo etiam humanitatis obliti, discordibus animis inuicem confligitis ? Nonne ob hoc maxime irascitur uobis Deus atque ut criminis huius a uobis poenas exigit infidelibus fauet atque opitulatur ? Ex quo nulla sane mihi uidetur alia efficacior ratio placandi eum nisi ut indignationem istam, quam alius in alium concepistis, in placabilitatem et beniuolentiam conuertatis et iam unanimes atque concordēs pro fide, pro religione, aduersum Christi Dei ac Domini nostri inimicos perstetis. Atque ita demum ille, qui nunc uobis dissidentibus aduersatur, reconciliatis placabitur et de Maumethanis infidelibus palmam triumphumque praestabit. Vt ergo Deo iuuante hoc fiat et sequatur, tuae partes erunt, Pater sancte, qui Christianorum omnium caput es, discordes componere, inter se praeliantes ad aequanimitatem mutuanque beniuolentiam reducere. Age igitur, nihil cunctatus tolle ab his quibus praesides funesta dissidia, tumultuantes mitiga, furentes placa, in gratiam reuocatos hortare ut societate inita coniunctisque copiis barbaricae gentis uim orbi minantem reprimant, fessis periclitantibusque Christicolis adsint et uniuersae Dei ecclesiae, quam Maumethana perfidia destruere molitur, simul opem ferant. Sed et tu, Sanctissime domine, si quos in Christianis principibus ecclesiae Dei dicto minus audientes eiusque statui ulla in parte iniurias habes, differ ultionem, obsecro, et

Ratio  
Deum  
placandi

Poena  
reorum  
differenda

iustam aduersus delinquentes poenam in aliud tempus reserua inferendam, sicuti egisse prudentissimum quondam regem Dauidem sacra testatur historia. Ioabum enim ducem et Semeum Gerrae filium noluit tunc punire cum peccauerunt : et quidem alter duos sibi pares gloriae emulatione per dolum interfecerat, alter ipsi maledixerat regi. At postquam ingruentibus bellis eorum opera diu usus fuisset, domitis iam inimicis filio suo Salomoni, cum sibi in regnum successisset, puniendos mandauit. Eius tu exemplo, Sanctissime pater, mulctam, quam illi qui ecclesiam offenderunt merentur, supprime parumper et cum Deo fauente communem Christianitatis nostrae inimicum a ceruicibus nostris repuleris, tunc demum in illos animaduertere poteris et quo digni erunt afficere supplicio. Nunc autem maxime expedit ut omnes pariter ad concordiam reuocare studeas, ad ineunda pacis foedera compellas, ut ipsi illa odia, illum furorem, quem in professionis suae consortes conceperant, in Maumetanam belluam, toti ecclesiae formidabilem, simul effundant. Non est huius temporis (mihi crede) domesticarum iniuriarum meminisse nec inter se depugnare uelle, ne forte apologo detur locus muris et ranae. Dum enim medio in lacu rana murem sibi alligatum in ima trahit ut mergat et mus in sublime nititur ut euadat, miluus illis altior in superficie aquae uoluitantes conspicatus repente directo in illos uolatu ambos unguibus comprehendit rostroque dilaniauit. Sic, reor, istis fiet qui nunc inter se dissident, nisi dissidere iam desierint. Nam dum alii aliis perniciem meditantur, dum mutuo mordentur, diuisos ac debilitatos barbarus captata occasione inuadens facile superabit. At uero si iunctis exercitibus communica-

Rex  
Dauid

Apologus  
muris  
et ranae

tisque auxiliis ab imminente periculo sese (ut ante diximus) tuebuntur, perire non poterunt, uincere poterunt. Sicut enim modo seditione alienatos Deus odit ac detestatur, ita deinde amice copulatos adiuuabit ut uincant potius quam uincantur et de illo, qui omnibus nobis pariter infensus est, tandem su-  
 Pax perato triumphent. Suscipiant igitur te hortatore, te duce, pacem et, sicut Apostolus ait : Deus pacis erit cum illis. Quis est iste deus pacis nisi Iesus Christus Dominus noster, qui de caelo descendens pacem attulit, quia in se credentes Deo patri reconciliauit ? Per peccatum enim eramus filii irae, per crucem autem Christi facti fuimus filii Dei. Idem tunc in carne nasci uoluit cum orbis terrarum positis armis in pace quiesceret. Tunc et angelos suos nostra omnium salute gaudentes concinere iussit : Gloria in excelsis Deo et in terra pax hominibus bonae uoluntatis. Ad haec, quoties discipulos suos salutaret, dicere solebat : Pax uobis. Ipsis etiam, quotiens hospitium aliquod ingrederentur, ut pacem ei domui dicerent mandauit. Postremo ad caelum iturus unde descenderat, pacem illis tanquam thesaurum omnis iocunditatis et dulcedinis plenum legauit dicens : Pacem meam do uobis, pacem meam relinquo uobis. Cum ergo Deo et Domino nostro pacem ueram tam gratam esse apparet, tam acceptam, nonne manifestum est quanto eidem odio sint discordiae simultates, irae rixae, bella, inter illos praesertim qui de caelestibus unum credunt, unum sentiunt, eodem renati sunt baptis-  
 Christianos  
 inter se  
 fratres esse  
 tismate, qui denique inter se fratres esse ipsimet non negant, dum orando unum patrem suum qui in caelis est confitentur. Quando igitur per Spiritus Sancti communicationem fratres sunt, fraternae fac uiuant et in illum dumtaxat, qui fraternita-

tem eorum abolere molitur, unanimiter armentur, concorditer irruant, quorumlibet fidelium damnum suum esse deputent. Alioquin si fratrum suorum calamitatis ac stragis tantum spectatores futuri sunt et non ultores, actum est de omnibus. Unus hodie, cras alter, perindie alius, communis inimici iugum tandem subibunt. Cumque simpliciter uniti Deo adiuuante superiores esse potuissent, disseparati atque ob hoc Deo inuisi singulatim conterentur. Veritatis uox est illa in Euangelio : Omne regnum diuisum contra se desolabitur et omnis ciuitas uel domus diuisa contra se non stabit. In Christo credentium unum est regnum, una ecclesia. Si ergo diuisi esse perseruauerint, profecto regnum illorum euertetur. Fieri enim non potest quin uerum sit quicquid a ueritate est dictum. Id futurum si quis Euangelio minus credulus dubitat, audiat etiam gentilem illum, qui ait : Concordia paruae res crescunt, discordia maximae dilabuntur. Audiat alium quoque ethnicum nomine Scilurum idem sentientem. Hic octoginta (ut Plutarcus refert) filiorum erat pater. Quibus conuocatis hastilium fascem colligatum ut singuli confringerent iubebat. Non ualentibus ipse soluto fasce unumquodque hastile separatim assumens facile cuncta perfregit et ad illos conuersus : « Videte », inquit, « quod donec simul uniti eritis, inuicti permanebitis; sin uero diuisi, omnium offensis uos ipsos exponetis. » Ne igitur singula Christianorum regna, dum inter se pertinaciter dimicant, ab infideli tyranno oppressa pereant, tuae sapientiae est, Pater sacrosancte, tuaeque dignitatis prospicere ut, qui secum disident, sine cunctatione in gratiam redeant, iniurias remittant, pacem quam bellum malint et simul uniti a lupo illo lu-

Math. XII

Scilurus

Liberalitas  
Pontificis

porum omnium rapacissimo, qui nullo sanguinis nostri haustu satiatur, se suaque defendant, laborantibus magno atque alacri animo succurrant, amissa repetant, recepta Deo propicio tueantur et conseruent. Ac ne ego pluribus utens uel prudentiae uel uirtuti tuae diffidere uidear, finem faciam, si tamen adhuc pauca quaedam subiecero non tui adhortandi causa, quem in omnia paratum esse confido, sed desiderio meo quo uror obsequendi. Rogo igitur ostendas te tot populorum praesidem quot tuae fidei a Domino habes commendatos, id est omnium Christianorum. Omnes ad pacem mutualamque beniuolentiam hortare ut parens, compelle ut dominus. Decet certe res ista Pontificem optimum excelsique animi Adrianum magis (ut equidem uideo) aduersus infideles lupos animatum quam a me dici queat. Non desinas, Pater sanctissime, illos, qui in finibus sunt, armis, pecunia, rebus necessariis iuuare, quo facilius in proposito persistere queant non dedendi se prophanis neque loco decedendi. Tuam ea in re liberalitatem praedicabunt Croatiae quae adhuc supersunt oppida Liburniaeque dynastae omnes arciumque prefecti. Sed multo gloriosius in caelesti regno coram Domino, cuius in terra uices geris, praedicabunt angelici spiritus, si Christianos principes ad sanctiendum pacis foedus coges et omnes pro orthodoxae fidei gloria ad expeditionem aduersus infideles assumendam sollicitaueris atque interim periclitanti Pannoniae opportunum auxilium extemplo mittendum curaueris. Nihil ecclesiae tuae salubrius, nihil tibi laudabilius, nihil Deo gratius hoc tempore efficere potes. Vale in Domino semper. Quem, ut tibi gregique tuo uolens propiciusque sit, obsecrare die noctue non cessamus.

**Pro Adriano VI. Pontifice Maximo  
M. Maruli ad Christum oratio**

Pontifici da, Christe, tuo que posco Adriano :  
Apta illi et populis commoda posco tuis.  
Ecclesiam regat ille tuam moderamine tanto  
« Non possum melius » dicat ut ipsa « regi » ;  
Commissisque sibi gregibus sic presit, hiantes  
Vt procul a caulis cogat abesse lupos.  
Illo autore feri tollantur prelia Martis  
Et iam pacis amor pectora fida liget.  
Illius auspiciis uicti domitique prophani  
Sub leges nostre religionis eant.  
Illo iter in celum post hec monstrante fideles  
Dimissis terris regna beata petant.  
Talia si dederis, non soli, Christe, Adriano,  
Sed cunctis sequimur qui tua signa dabis.  
Est commune bonum quicquid concesseris uni :  
Omnes membra sumus, omnibus ille caput.





Gravure de l'édition originale de 1522

Numérisée par la Bibliothèque Électronique Hongroise

<http://mek.niif.hu/html/vgi/vkereses/vborito2.phtml?id=3625>

